

## FEUILLETON

## LE CAPITAINE AUX MAINS ROUGES

## XIV

## La pauvre femme de la grande lande.

Une grande joie ranima le cœur de Marianic.

Par une chaude après-midi, elle gravissait la colline sur laquelle se dressaient les murs de la chapelle, et comme d'habitude elle chantait en marchant ; ce qu'elle chantait ressemblait si bien à un cantique que les préoccupations de l'Innocente ne pouvaient se trouver distraites par la plainte populaire. Il y avait du reste bien des rapports entre la pèlerinie de Sainte-Anne et la malheureuse folle ; toutes deux avaient un but : elles voulaient obtenir de Dieu qu'il leur dévoilât le sort éternel de ceux qu'elles avaient tant aimés.

Marianic disait :

Dans son chemin rencontre  
Une très-noble dame  
Qui lui dit : " Mon enfant,  
Voyagerons-nous ensemble ? "

Je ne suis point capable de marcher quant et vous ;  
J'ai promis ce voyage seulette à deux genoux.

Quand elle fut arrivée  
Là-haut dessus les landes,  
Les pèlerins suivaient  
Une route sanglante,

Une route sanglante, une route de sang ;  
Les pèlerins de Vannes en ont le cœur dolent.

Marianic s'arrêta ; elle avait cru entendre des coups de pioche et de marteau.

" Hélas ! murmura-t-elle, ils vont de nouveau crucifier le Sauveur Jésus, et les voilà qui apprêtent les clous. . . "

Alors elle se jeta la face contre terre, pleurant et priant, répétant avec des sanglots et des cris :

" Pitié, Seigneur Jésus, pitié ! "

— Pour qui implores-tu la pitié ? demanda une voix basse à son oreille.

— Pour Judas, Seigneur Jésus ! Judas qui livra le sang innocent.

— Marianic, poursuivit la voix, veux-tu sauver ton frère ?

— Ma vie, Seigneur, je vous l'offre, et mon éternité même ; pour purifier ce pécheur plongez-moi dans les brasiers du purgatoire, mais épargnez-lui les flammes de l'enfer.

— Tu peux le sauver, Marianic.

— Que faut-il pour cela, Seigneur ! ? demanda la mendicante sans lever la tête.

Elle ne se rendait point un compte exact de ce qui se passait. Le surnaturel était presque devenu son élément. La voix qu'elle entendait lui promettait le salut de son frère ; cette voix devait être celle d'un ange.

— Retourne à la maison d'Anaik à cette heure ; mais quand le jour tombera, rends-toi aux ruines de l'église.

— J'y serai. . . " murmura la pauvre femme.

Elle entendit comme un frôlement dans les genêts ; mais ce pouvait être le bruit d'une aile effleurant les branches fleuronées de papillons d'or.

Marianic se leva.

Son regard était devenu calme.

Tout en marchant vers la maison d'Anaik, elle répétait les paroles qu'elle venait d'entendre.

La veuve se tenait assise sur sa porte, filant au rouet.

Non loin, Brin-d'Avoine gardait ses moutons en même temps que la vache et la chèvre d'Anaik.

La pauvre femme n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Roscoff était parti depuis longtemps.

Il avait repris la mer la mort dans l'âme ; cette nature énergique était brisée. Il se sentait impuissant à repousser une calomnie qui ternissait toute une vie loyale.

Le coup le plus rude fut porté par Yvonne, quand elle laissa tomber cette parole de ses lèvres froides :

" Capitaine Roscoff, que Dieu vous pardonne ! "

Le marin fut tenté de se faire sauter la cervelle. Anaik se mit à ses genoux, lui parla de Dieu, de Guilanek, et lui prouva qu'il devait accomplir un devoir en se réhabilitant.

" Comment ? demanda Roscoff.

— Te souviens-tu dans quels parages tu abandonnas le vicomte Hector.

— Je m'en souviens !

— Redemande donc ce chemin à la grande mer si tu peux aborder dans l'île, il est impossible que tu n'y retrouves point des preuves de ton innocence. "

Le capitaine embrassa sa sœur.

" C'est l'âme de Guilanek qui t'envoie cette idée ; tu as raison, je chercherai . . . je chercherai sans repos . . . Si mes efforts viennent inutiles il sera toujours temps d'en finir. "

Roscoff accepta le commandement du *Jupiter*.

Anaik revint à la cabane plus malheureuse que jamais.

Elle trouva de chaque côté de la porte Brin-d'Avoine et la mendicante.

L'enfant tressait un chapeau de paille ; Marianic égrainait son rosaire.

Anaik leur tendit à chacun une main.

" Ne pleurez pas ! s'écria Brin-d'Avoine, ne pleurez pas, Anaik, et je vous dirai une belle chanson . . . elle est belle et douce comme les fleurs de mai. "

Et l'enfant lança d'une voix claire les paroles du premier couplet :

La fille du roi d'Espagne

Trop matin s'est levée,

Trop matin s'est levée sur le bord du rivage,

Trop matin s'est levé sur le bord de l'eau,

Tout auprès du vaisseau !

" Paix, dit la mendicante, tu es trop jeune pour savoir endormir le chagrin. . . pleurez, Anaik, pleurez ! nos cœurs devraient être une source d'amertume et nos yeux une fontaine de larmes ; le juste s'en va le long des chemins : poursuivi par les clameurs, souillé par la fange, meurtri par les coups. . . la route est longue, longue, longue. . . ! étroite, étroite, étroite ! dure, dure. . . Mais devant nous, toujours devant. . . si vite que nous essayions de courir, si douloureusement que nous parvenions à nous traîner, nous vous apercevons, Sauveur Jésus, flagellé, saignant, la croix sur les épaules, et sur la tête la couronne d'épines. . . "

Puis, comme si la parole ne suffisait point pour ce qu'elle ressentait, l'Innocente improvisa une de ses poésies qui devaient devenir populaires, tant le peuple les trouva belles, et tant de paupières devinrent humides quand elle cédait à son inspiration. Le chagrin d'Anaik était oublié, les souffrances de l'Homme-Dieu absorbaient ses souffrances ; quand elle évoquait le Crucifié, elle ne voyait que lui. Et alors la pauvresse de la grande lande se transfigurait, son visage macéré rayonnait sous sa pâleur de cire, et il était impossible de ne point frissonner jusqu'au fond du cœur :

" Quel long frémissement j'entends ! s'écria Marianic ; la terre a le frisson.

" Du fond de la mer blanchissante s'élève un grand cri au-dessus des forêts.

" La mer s'élance hors de son lit ; le cri de douleur domine le bruit des flots.

" Des montagnes s'ébranlent ; le ciel regarde et pleure d'angoisse.

" Les étoiles du ciel s'obscurcissent, la lune tombe et bout dans la mer.

" O pêcheurs, vous verrez de vos yeux dresser du moins la croix du Sauveur ;

" La croix du Sauveur sur le Calvaire à la vue de toute la terre.

" Et toute rouge du haut en bas du sang sacré du cœur du Fils de l'Homme.

" Vous recevrez un jour les clous qui ont cloué votre vrai Seigneur.

" Vous verrez les épines de sa couronne briller comme les étoiles sur son front.

" Et on vous entendra dire : " Secourez-nous, Sauveur du monde ! "